

Chapitre 2 – Nouvelles héroïnes de l'époque moderne

Table des matières

Chapitre 2 – Nouvelles héroïnes de l'époque moderne	1
Texte 1 Urfé, <i>L'Astrée</i> , 1627, p.92.....	2
Document écho Scudéry, <i>Clélie</i> , 1659, p.93	4
Texte 2 Mme de La Fayette, <i>La Princesse de Clèves</i> , 1678, p.94	5
Texte 3 Marivaux, <i>La Vie de Marianne</i> , 1734, p.96	8
Texte écho Richard, <i>La Légèreté</i> , 2014, p.97	10
Texte 4 Choderlos de Laclos, <i>Les Liaisons dangereuses</i> , 1782, p.98	12
Texte écho Austen, <i>Orgueil et Préjugés</i> , 1813, p.99	14

Texte 1 Urfé, *L'Astrée*, 1627, p.92

Astrée est convaincue que Céladon, un berger qu'elle aime depuis toujours, est mort. Ce dernier est en réalité travesti en Alexis, une druide invitée dans la chambre d'Astrée en compagnie de Léonide. Alexis observe un spectacle qui lui est interdit.

Encore fût-ce avec une grande peine que Léonide fit résoudre Alexis de laisser aller Astrée qui, étant presque toute déshabillée sur le pied de son lit, laissait quelquefois nonchalamment tomber sa chemise jusque sous le coude, quand elle relevait le bras pour se décoiffer. [...] Mais lorsque se décrochant¹, elle ouvrait²
5 son sein, et que son collet³ à moitié glissé d'un côté laissait en partie à nu sa gorge⁴, ô belle druide ! que Léonide vous eût bien fait un grand tort, si elle vous eût empêché de la contempler ! Jamais la neige n'égala la blancheur du tétin, jamais pomme
ne se vit plus belle dans les vergers d'amour, et jamais amour ne fit de si profondes
10 blessures dans le cœur de Céladon qu'à cette fois dans celui d'Alexis ! Combien de fois faillit-elle, cette feinte⁵ druide, de laisser le personnage de fille pour reprendre celui de berger et combien de fois se reprit-elle de cette outrecuidance⁶ !

Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, partie III, livre 10, 1627.

1. Ôtant les crochets qui ferment sa chemise.
2. Dégageait.
3. Col.
4. Sa poitrine.

5. Fausse.

6. Acte orgueilleux et déplacé.

Document écho Scudéry, *Clélie*, 1659, p.93

Dans *Clélie*, la « carte de Tendre » est dessinée par l'héroïne qui a donné son nom au roman, pour expliquer l'« anatomie du cœur humain ».

Afin que vous compreniez mieux le dessin de Clélie, vous verrez qu'elle a imaginé qu'on peut avoir de la tendresse pour trois causes différentes ; ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination ; et c'est ce qui l'a obligée d'établir ces trois Villes de Tendre, sur trois rivières qui portent ces

5 trois noms, et de faire aussi trois routes différentes pour y aller.

Madeleine de Scudéry, *Clélie*, 1659.

Texte 2 Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678, p.94

Mme de Clèves, jeune et récemment mariée à M. de Clèves, a fait la rencontre de M. de Nemours qu'elle ne parvient pas à chasser de ses pensées. M. de Nemours, lui, tente de montrer son amour à Mme de Clèves par des gestes discrets.

La reine Dauphine faisait faire des portraits en petit de toutes les belles personnes de la cour pour les envoyer à la reine sa mère. Le jour qu'on achevait

5 celui de Mme de Clèves, Mme la Dauphine vint passer l'après-dîner chez elle. M. de Nemours ne manqua pas de s'y trouver ; il ne laissait échapper aucune occasion de voir

10 Mme de Clèves sans laisser néanmoins paraître qu'il les cherchât.

Elle était si belle, ce jour-là, qu'il en serait devenu amoureux quand il ne

l'aurait pas été. Il n'osait pourtant avoir les yeux attachés sur elle pendant qu'on
15 la peignait, et il craignait de laisser trop voir le plaisir qu'il avait à la regarder.

Mme la Dauphine demanda à M. de Clèves un petit portrait qu'il avait de sa femme, pour le voir auprès de celui que l'on achevait ; tout le monde dit son sentiment de l'un et de l'autre ; et Mme de Clèves ordonna au peintre de raccommo-¹der quelque chose à la coiffure de celui que l'on venait d'apporter.

20 Le peintre, pour lui obéir, ôta le portrait de la boîte où il était, et, après y avoir travaillé, il le remit sur la table.

Il y avait longtemps que M. de Nemours souhaitait d'avoir le portrait de Mme de Clèves. Lorsqu'il vit celui qui était à M. de Clèves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyait tendrement aimé ; et il pensa que, 25 parmi tant de personnes qui étaient dans ce même lieu, il ne serait pas soupçonné plutôt qu'un autre.

Mme la Dauphine était assise sur le lit et parlait bas à Mme de Clèves, qui était debout devant elle. Mme de Clèves aperçut par un des rideaux², qui n'était qu'à demi fermé, M. de Nemours, le dos contre la table, qui était au pied du lit, et elle 30 vit que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'était son portrait, et elle en fut si troublée que Mme la Dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutait pas et lui demanda tout haut ce qu'elle regardait. M. de Nemours se tourna à ces paroles ; il rencontra les yeux de Mme de Clèves qui étaient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il 35 n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire.

Mme de Clèves n'était pas peu embarrassée³. La raison voulait qu'elle demandât son portrait ; mais, en le demandant publiquement, c'était apprendre à tout le monde les sentiments que ce prince avait pour elle, et, en le lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler de sa passion. Enfin elle jugea qu'il 40 valait mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvait faire sans qu'il sût même qu'elle la lui faisait. M. de Nemours, qui remarquait son embarras et qui en devinait quasi la cause, s'approcha d'elle et lui dit tout bas : « Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Madame, de me laisser croire que vous l'ignorez ; je n'ose vous en demander davantage. »

45 Et il se retira après ces paroles et n'attendit point sa réponse.

Mme la Dauphine sortit pour s'aller promener⁴, suivie de toutes les dames, et M. de Nemours alla se renfermer chez lui, ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de Mme de Clèves. Il sentait tout ce que la passion peut faire sentir de plus agréable ; il aimait la plus aimable personne de la cour ; il

50 s'en faisait aimer malgré elle, et il voyait dans toutes ses actions cette sorte de trouble et d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse.

Le soir, on chercha ce portrait avec beaucoup de soin ; comme on trouvait la boîte où il devait être, l'on ne soupçonna point qu'il eût été dérobé, et l'on crut qu'il était tombé par hasard. M. de Clèves était affligé de cette perte et, après

55 qu'on eut encore cherché inutilement, il dit à sa femme, mais d'une manière qui faisait voir qu'il ne le pensait pas, qu'elle avait sans doute quelque amant caché à qui elle avait donné ce portrait ou qui l'avait dérobé, et qu'un autre qu'un amant ne se serait pas contenté de la peinture sans la boîte.

Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, partie II, 1678.

1. Retoucher.
2. Rideaux qui entouraient le lit.
3. Tracassée.
4. Aller se promener.

Texte 3 Marivaux, *La Vie de Marianne*, 1734, p.96

Marianne se rend à l'église où elle se plaît à examiner l'effet que sa beauté et sa grâce produisent sur les autres.

Parmi les jeunes gens dont j'attirais les regards, il y en eut un que je distinguai moi-même, et sur qui mes yeux tombaient plus volontiers que sur les autres.

J'aimais à¹ le voir, sans me douter du plaisir que j'y trouvais ; j'étais coquette pour les autres, et je ne l'étais pas pour lui ; j'oubliais à¹ lui plaire, et ne songeais
5 qu'à le regarder.

Apparemment que l'amour, la première fois qu'on en prend, commence avec cette bonne foi-là, et peut-être que la douceur d'aimer interrompt le soin² d'être aimable.

Ce jeune homme, à son tour, m'examinait d'une façon toute différente de celle
10 des autres ; elle était plus modeste, et pourtant plus attentive : il y avait quelque chose de plus sérieux qui se passait entre lui et moi. Les autres applaudissaient ouvertement à mes charmes, il me semblait que celui-ci les sentait ; du moins je le soupçonnais quelquefois, mais si confusément, que je n'aurais pu dire ce que je pensais de lui, non plus que ce que je pensais de moi.

15 Tout ce que je sais, c'est que ses regards m'embarrassaient, que j'hésitais de³ les lui rendre, et que je les lui rendais toujours ; que je ne voulais pas qu'il me vît y répondre, et que je n'étais pas fâchée qu'il l'eût vu.

Enfin on sortit de l'Église, et je me souviens que j'en sortis lentement, que je retardais mes pas ; que je regrettais la place que je quittais ; et que je m'en
20 allais avec un cœur à qui il manquait quelque chose, et qui ne savait pas ce que c'était. Je dis qu'il ne le savait pas ; c'est peut-être trop dire, car, en m'en allant,

je retournais souvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissais derrière moi ; mais je ne croyais pas me retourner pour lui.

De son côté, il parlait à des personnes qui l'arrêtaient, et mes yeux rencontraient

25 toujours les siens.

La foule à la fin m'enveloppa et m'entraîna avec elle ; je me trouvai dans la rue, et je pris tristement le chemin de la maison.

Marivaux, *La Vie de Marianne*, deuxième partie, 1734.

1. Au XVIII^e siècle, les verbes « aimer » et oublier se construisent avec la préposition « à ».
2. Le souci.
3. Au XVIII^e siècle, le verbe « hésiter » se construit avec la préposition « de ».

Texte écho Richard, *La Légèreté*, 2014, p.97

Une adolescente, jamais nommée, passe ses vacances sur l'île de Ré, avec ses parents qu'elle déteste, à attendre de rencontrer un garçon. Elle erre seule sur l'île.

Au loin, sur la route, d'un côté comme de l'autre, il n'y a pas d'autre fille. C'est bien elle qu'ils appellent.

Elle ralentit imperceptiblement le pas. L'odeur se fait plus insistante. Les deux silhouettes se rapprochent. Oui c'est bien elle qu'ils appellent qu'ils convoquent qu'ils regardent. Elle poursuit son chemin en priant, l'un des garçons l'appelle une fois de plus et une fois de plus elle se retourne, ils sont plus près, ils se regardent tous les trois dans les yeux mais c'est insoutenable, ses yeux brûlent, Comment regarder un garçon en face ? Et deux garçons en face ? Ils continuent à appeler, six sept neuf fois, et elle à marcher, pas pesant alenti¹ lesté de plomb indiscernable mais volontaire pour au fond qu'ils puissent la, elle ne se retourne plus. Ils devraient être arrivés à son niveau mais ce n'est pas le cas. Elle ne sait vraiment pas quoi faire, voudrait s'arrêter mais ne peut pas, est partagée entre l'envie de leur crier Venez et celle de s'enfuir à toutes jambes, elle ralentit encore juste assez pour mieux leur laisser la possibilité de, ne sait pas choisir entre son désir et ce qu'elle suppose convenable de faire.

Ils l'appellent encore. Elle marche. Marche, marche, elle ne sait pas comment font les filles elle ne sait pas si on est une pute quand on s'arrête ou qu'on répond, elle ne sait pas s'ils ne la trouveront pas repoussante dès qu'ils se seront approchés, elle pense, C'est un malentendu, car elle s'interroge toujours sur la possibilité de la moquerie à son sujet, et parallèlement elle se dit, Si je m'arrête

ça voudra dire sales manières, éducation de torchon – elle revoit le regard livide de son père sur la plage quand elle est allée à la rencontre des trois frères deux jours plus tôt. Elle continue jusqu'à ce qu'ils n'appellent plus. [...]

25 Quand les garçons n'appellent véritablement plus, elle attend quelques secondes pour se retourner enfin. Ils ne sont plus là. Ils ont dû disparaître au croisement là-bas. Ça la plonge dans un désespoir sans nom.

Emmanuelle Richard, *La Légèreté*, © Éditions de l'Olivier, 2014.

1. Ralenti.

Texte 4 Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, 1782, p.98

Dans ce roman épistolaire, la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont se livrent à un jeu de pouvoir : qui parviendra à séduire l'autre ? Valmont, qui a manipulé le chevalier Danceny, croit être arrivé à ses fins.

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont

Savez-vous, Vicomte, pourquoi je ne me suis jamais remariée ? Ce n'est assurément pas faute d'avoir trouvé assez de partis¹ avantageux ; c'est uniquement pour que personne n'ait le droit de trouver à redire à mes actions. Ce n'est même pas que j'aie craint de ne plus pouvoir faire mes volontés, car j'aurais bien toujours
5 fini par là : mais c'est qu'il m'aurait gêné que quelqu'un eût eu seulement le droit de s'en plaindre ; c'est qu'enfin je ne voulais tromper que pour mon plaisir, et non par nécessité. Et voilà que vous m'écrivez la lettre la plus maritale qu'il soit possible de voir ! Vous ne m'y parlez que de torts de mon côté, et de grâce de la vôtre ! Mais comment donc peut-on manquer à celui à qui on ne doit rien ? je
10 ne saurais le concevoir !

Voyons ; de quoi s'agit-il tant ? Vous avez trouvé Danceny chez moi, et cela vous a déplu ? à la bonne heure : mais qu'avez-vous pu en conclure ? ou que c'était l'effet du hasard, comme je vous le disais, ou celui de ma volonté, comme je ne vous le disais pas. Dans le premier cas, votre lettre est injuste ; dans le second, elle
15 est ridicule : c'était bien la peine d'écrire ! Mais vous êtes jaloux, et la jalousie ne raisonne pas.

Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, lettre CLII, 1782.

1. Une personne à qui se marier.

Texte écho Austen, *Orgueil et Préjugés*, 1813, p.99

Darcy est un aristocrate méprisant. Elizabeth Bennett est l'héritière d'une famille bien moins riche que celle de Darcy. À la surprise générale, il la demande en mariage.

– Pouvez-vous vous attendre à ce que je me réjouisse de l'infériorité de votre entourage ou que je me félicite de nouer des liens de parenté avec des personnes dont la condition sociale est si manifestement au-dessous de la mienne ?

La colère d'Elizabeth grandissait de minute en minute. Cependant, grâce à

5 un violent effort sur elle-même, elle parvint à se contenir et répondit :

– Vous vous trompez, Mr. Darcy, si vous supposez que le mode de votre déclaration a pu me causer un autre effet que celui-ci : il m'a épargné l'ennui que j'aurais éprouvé à vous refuser si vous vous étiez exprimé d'une manière plus digne d'un gentleman.

10 Il tressaillit, mais la laissa continuer :

– Sous quelque forme que se fût produite votre demande, jamais je n'aurais eu la tentation de l'agréer¹.

De plus en plus étonné, Darcy la considérait avec une expression mêlée d'incrédulité et de mortification² pendant qu'elle poursuivait :

15 – Depuis le commencement, je pourrais dire dès le premier instant où je vous ai vu, j'ai été frappée par votre fierté, votre orgueil et votre mépris égoïste des sentiments d'autrui. Il n'y avait pas un mois que je vous connaissais et déjà je sentais que vous étiez le dernier homme du monde que je consentirais à épouser.

Jane Austen, *Orgueil et Préjugés*, tome II, 1813.

1. Accepter.
2. Humiliation, vexation.